

LA FÉE AUX LARMES

Reproduction interdite

Du même auteur

Poésie :

*Offrandes* (Voix d'Encre, *épuisé*)  
*Onzains de la nuit et du désir* (Cheyne Éditeur)  
*Poèmes du festin céleste* (L'Escampette)  
*Neuvains du sommeil et de la sagesse* (Cheyne Éditeur)

Romans et nouvelles :

*L'Isolement* (Verdier Poche)  
*Ultimes vérités sur la mort du nageur* (Verdier)  
*L'Incendie du théâtre de Weimar* (Verdier)  
*La Joconde est invisible* (Circa 1924)

Essais, aphorismes :

*Don Juan ou le refus de la dette*  
(avec Sarah Kofman, Galilée, *épuisé*)  
*Le Chemin de ronde* (Voix d'Encre)  
*Hofmannsthal, renoncement*  
*et métamorphose* (Verdier Poche)

JEAN-YVES MASSON

LA FÉE  
AUX  
LARMES

*conte*



La Coopérative

Reproduction interdite

© Éditions de la Coopérative, 2016.  
[www.editionsdelacooperative.com](http://www.editionsdelacooperative.com)  
Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

Reproduction interdite

*à Jean Marciano*



# LA FÉE AUX LARMES

Reproduction interdite







insi commence le conte : il y a bien longtemps de cela, dans un royaume où les hivers sont rudes et les étés toujours trop chauds, un pays où la vie n'est jamais facile et où la plupart des seigneurs se montraient peu soucieux du bien-être des gens simples qui leur étaient soumis, vivait un couple de paysans que la vie n'avait guère épargnés. Ils habitaient une pauvre cabane à proximité d'un village, aux abords de la Grande Forêt qui s'étendait sur la plus grande partie du royaume. Dures à labourer, ingrates étaient leurs terres ; souvent tarie, l'eau de leurs puits. À plusieurs reprises, en quelques années, leurs animaux étaient morts de mauvaises fièvres.

Peu de temps après leur mariage, ils avaient eu un fils qui, dès l'âge de douze ans, dut aller travailler à la mine toute proche. Les parents avaient

pensé qu'il serait mieux pour lui de devenir mineur, car à la mine, le travail ne manquait jamais, alors que le labeur des champs ne procurait qu'une vie précaire. On y extrayait nuit et jour le minerai de fer qui faisait la richesse du pays ; les paysans, eux, vivaient difficilement du produit de récoltes incertaines, car la terre était peu fertile. Mais la mine est pleine de dangers. Au bout d'un an à peine, un terrible accident se produisit : une galerie s'effondra. Le fils mourut sous les décombres avec plusieurs autres mineurs dont certains étaient déjà pères de famille. Personne ne put leur porter secours. Le père et la mère du garçon se dirent ce jour-là qu'ils avaient perdu leur raison de vivre.

Ils s'aperçurent pourtant, malgré leur peine, que ce n'était pas tout à fait vrai, car ils s'aimaient. Au milieu de tous les chagrins de leur existence, leur amour avait survécu vaillamment comme une pauvre plante, tout étonnée de subsister après qu'un orage a abattu les arbres bien plus hauts des alentours. Et quand ils se retrouvèrent seuls, privés de leur enfant, ils résolurent de se dévouer malgré tout l'un à l'autre, et de se procurer mutuellement quelque douceur, afin d'atténuer leur chagrin. À vrai dire, ce ne fut pas une décision, mais une évidence qui s'imposa à eux avec le temps. Au bout de deux ans, l'homme acheta pour sa femme une robe nouvelle avec ses économies et la pria de

quitter le deuil, car s'habiller de noir ne ferait pas revivre l'enfant qu'ils aimaient toujours au fond de leur cœur et qui leur manquait tant ; la femme en convint, pria son mari de prendre un peu de repos et de laisser pour un temps plusieurs de leurs terres en friche, car ils n'étaient plus que deux et pourraient toujours, si la récolte était mauvaise, se nourrir des faînes et des châtaignes de la Grande Forêt. Et puis, il leur restait une vache qui donnerait toujours un peu de lait.

Le mari regarda sa femme dans sa nouvelle robe et la trouva belle : il l'avait épousée si jeune ! Elle avait à peine un peu vieilli. Et la femme, tandis que l'hiver approchait et que le feu brûlait dans l'âtre, regardait son mari et le trouvait plein de prévenance envers elle, tout attentif qu'il était à la consoler de son chagrin comme si lui-même n'eût pas souffert autant qu'elle de ne plus avoir de fils. Il arriva donc que tous deux s'aperçurent qu'ils s'aimaient encore : leur vie avait été si sombre qu'ils l'avaient presque oublié. Et ils tentèrent de vivre.

Or à quelque temps de là, en plein cœur de l'hiver, quand les jours sont très courts et les nuits bien froides et bien longues, des lutins de la Grande Forêt vinrent un soir se chauffer au feu de l'âtre sans se faire remarquer. Ils burent le lait que les deux paysans, fidèles à une tradition bien établie, laissaient sans faute chaque soir à l'angle de la che-

minée. Les lutins, qui voyaient tout sans être vus, furent touchés de la tendresse que le brave homme et sa femme avaient l'un pour l'autre. Et comme ils ne sont pas seulement des créatures espiègles qui font éclater les pommes de pins dans le feu pour effrayer les grands-mères et bouger les branches des arbres la nuit pour terrifier les voyageurs, mais aussi de braves garçons qui tentent parfois d'améliorer le sort des humains, et des observateurs avertis qui remarquent tout ce que des yeux ordinaires ne voient pas encore, nos lutins qui s'étaient sentis si bien accueillis s'en furent à la cour de la Reine des Fées raconter quel touchant amour unissait ces deux êtres, ajoutant qu'une fille leur naîtrait au début de l'automne suivant, dont il leur semblait bon que les fées s'occupassent. Car les lutins avaient bien remarqué en partant, avant qu'elle ne s'en fût aperçue elle-même, que la paysanne attendait depuis peu un enfant ; et comme ils sont fort habiles et perspicaces, ils avaient deviné d'une science certaine que ce serait une petite fille. Personne, en ce temps-là, n'était capable de le prédire avec certitude : mais les lutins, eux, le pouvaient.

Quand la femme s'aperçut qu'elle était enceinte, elle s'en ouvrit à son mari ; à cette nouvelle, le brave homme hésita entre le rire et les larmes. D'un côté, il était heureux à l'idée d'avoir un autre



*Ils habitaient une pauvre cabane à proximité d'un village, aux abords de la Grande Forêt qui s'étendait sur la plus grande partie du royaume.*

enfant, quoique la venue de celui-ci ne lui fût pas oublier le fils qu'ils avaient perdu ; de l'autre, il était effrayé à l'idée qu'il faudrait de nouveau vivre des mois et des années dans la crainte perpétuelle de ne pas pouvoir subvenir aux besoins d'une petite créature.

— Notre vie est si dure ! dit-il à sa femme. Faut-il se réjouir pour l'enfant à venir que le sort le fasse naître chez nous ?

— Oui, car nous saurons l'aimer, lui répondit sa femme qui, disant cela, se montrait plus sage que lui.

Ce fut alors que, par une faveur exceptionnelle de la Reine des Fées (celle-ci n'avait pas eu à beaucoup se forcer pour céder aux instances des demoiselles de sa suite), les deux paysans aperçurent devant la cheminée un lutin au regard brillant qui les dévisageait d'un air un peu impatient, mais bienveillant. Il avait le teint très rouge et la barbe encore gelée, car il venait d'arriver du palais de la Reine des Fées, au plus profond de la Grande Forêt.

Il est rare pour les humains de voir un lutin, et les deux paysans comprirent à cette vue, avant même que le petit bonhomme eût ouvert la bouche, qu'ils étaient l'objet d'une grande faveur – quoiqu'ils eussent remarqué depuis longtemps que les lutins appréciaient leur maison, puisque l'assiette de lait qu'ils laissaient chaque soir sur



le rebord de la cheminée était vide un matin sur deux. On a beau être sûr que les lutins existent, cela fait tout de même un drôle d'effet d'en voir un !

Le lutin avait failli perdre patience, car il y avait déjà cinq bonnes minutes qu'il essayait désespérément d'attirer leur attention : ils étaient tout à la pensée de l'enfant à naître. C'est ce qui explique la légère irritation que vous allez noter dans ses propos : les lutins sont plutôt habitués à essayer par tous les moyens qu'on ne s'aperçoive pas de leur présence, et pour une fois que c'était le contraire, il avait eu toutes les peines du monde à se faire remarquer.

Les lutins n'ont pas du tout la voix forte, et les deux paysans durent approcher l'oreille pour comprendre ce que leur disait le petit bonhomme. D'un bond prodigieux comparé à sa taille, il s'était juché sur la table :

— Une fille ! s'égosillait-il. Ce sera une fille, faites-moi confiance, je m'y connais. Hum. Bien, la naissance est pour la fin du mois de septembre. Le lendemain du jour où elle sera venue au monde, vous recevrez, bonnes gens, la visite de trois fées. La Reine des Fées en personne a eu pitié de vos malheurs, elle a été touchée de votre fidélité mutuelle, de votre amour, du courage que vous avez montré dans les épreuves, et – hem ! hem ! je me permets d'ajouter que, très modestement, moi et

mes compagnons n'y sommes pas absolument pour rien – elle a délégué les trois fées les plus vénérables et les plus savantes de sa cour pour faire à votre fille des dons qui devraient notablement améliorer son sort et le vôtre. Brave homme, brave femme, c'est ainsi que le peuple des fées, qui certes ne peut pas tout, s'efforce de corriger un peu le train du monde comme il va – c'est-à-dire, avouons-le, plutôt mal pour les gens honnêtes comme vous. Tel que vous me voyez, j'ai six mille ans et des poussières, et je dois reconnaître que j'ai connu des époques meilleures. Mais je parle, je parle, et cela me donne soif : n'auriez-vous pas un peu de lait ?

Le lutin bavard fut mis devant une énorme écuelle de lait tiède qu'il engloutit avec une rapidité surprenante. Les deux paysans le regardaient, médusés.

— Oui, je sais, je bois trop vite et je parle trop. Enfin, vous pourrez dire que vous avez vu un lutin ! Ou plutôt non, vous ne le pourrez pas, car on vous rira au nez. Ne dites rien à personne de ma visite, mais soyez prévenus que, le lendemain de la naissance de votre petite fille, trois fées se présenteront à votre porte. Prenez bien garde à ne pas les faire attendre et à vous comporter très poliment, car ce sont trois très grandes dames que l'on ne fait pas se déplacer pour rien. Ah, j'oubliais ! la Reine des Fées a choisi pour vous le prénom de l'enfant,



c'est son privilège de marraine, et je vous conseille fortement de vous y conformer : vous l'appellerez Aurore. Pas d'objection ?

— Quel beau prénom ! s'écria la paysanne. Oui, nous l'appellerons Aurore, et sa venue illuminera notre vie, quoi qu'il advienne.

Le mari approuva, et le lutin s'en fut prestement.

Il disparut si vite que, quand ils se retrouvèrent seuls, l'homme et la femme se demandèrent s'ils n'avaient pas rêvé. Sans l'écuelle vide devant eux, où seules quelques gouttes de lait restantes brillaient à la lueur du feu, ils auraient cru avoir été les victimes d'un farceur, ou les jouets d'un rêve éveillé. Et dans les mois qui suivirent, ils se prirent à douter : vraiment, les trois fées viendraient-elles ? Mais au fil des semaines, de menus présents laissés à leur porte pendant la nuit – de la layette, des langes de soie fine – leur apprirent que les lutins veillaient sur eux à leur insu sans qu'il fût possible d'en douter, et que la naissance qui s'annonçait ne serait pas ordinaire. Le ventre de la femme s'arrondissait, la moisson fut inexplicablement bonne, et vers la fin du mois de septembre, comme l'avait prédit le lutin, vint le moment de la délivrance, un matin vers neuf heures. Une sage-femme du voisinage vint en hâte aider à l'accouchement, qui se passa on ne peut mieux. Quelques heures après

sa naissance, la petite fille tétait paisiblement le sein de sa mère, revêtue de langes de soie comme une jeune princesse. La sage-femme fut étonnée en trouvant de si beaux vêtements préparés pour l'enfant chez de si pauvres gens, mais ceux-ci lui expliquèrent que c'étaient là les dons de grands seigneurs de passage sur la grand-route, à qui l'on avait récemment porté secours et qui avaient voulu marquer leur reconnaissance. La sage-femme le crut. Mais cela contribua à renforcer la méfiance du paysan qui se dit qu'il faudrait se montrer prudent si les fées devaient venir, car des dons trop éclatants peuvent susciter jalousie et malveillance quand leur provenance demeure inexpliquée.